

Le corps dans les déchets : discours « trans-corporels » dans la littérature francophone des îles de l’océan Indien

Sara BUEKENS

Université de Gand, Belgique/University of Idaho, États-Unis

Les nombreux problèmes écologiques auxquels la planète fait face actuellement révèlent de façon frappante que l’homme n’a jamais été une entité isolée. L’interconnectivité profonde entre l’humanité et son environnement se montre à la fois à travers les atteintes au monde naturel causées par les activités humaines – constat qui a donné naissance à la nouvelle ère géologique nommée « Anthropocène » – que par l’impact des soucis environnementaux sur la santé humaine. Or, tout comme les règnes animal et végétal que l’homme vise à soumettre et à exploiter, le corps humain a subi au cours du XX^e siècle une chosification dans les discours, considéré comme une construction sociale, culturelle ou psychique plutôt que comme une entité biologique entretenant des rapports actifs avec son environnement direct et plus large.

C’est précisément cette conception du corps comme matière passive que Stacy Alaimo vise à contester à travers la notion de « trans-corporeality », « l’espace-temps où la corporalité humaine, dans toute sa matérialité charnelle, est inséparable de la “nature” ou de l’“environnement” »¹ (2008, 238, nous traduisons). En se concentrant sur les matières corporelles de l’être humain et leur contact permanent avec le monde non-humain, elle cherche à révéler le caractère fondamentalement interconnecté entre l’homme et la nature, qui elle-même est habitée par des « êtres charnels, avec leurs propres besoins, revendications et actions »² (*ibid.*, nous traduisons). Mais on ne saurait oublier que cet entrelacement de corps, de vies et de mouvements humains et non-humains n’est pas toujours heureux, comme l’affirmaient bien les Romantiques et comme le pouvaient encore penser de nombreux écrivains au cours du XX^e siècle évoquant des fusions profondes entre hommes et paysages (toujours passifs). En effet, quand Lawrence Buell posait comme critères du « texte environnemental » (1995, 7-8) que l’environnement non humain y est présent non seulement comme cadre et que l’œuvre littéraire appuie au moins implicitement une conception de l’environnement comme processus plutôt que comme constante, il le faisait dans une étude consacrée à Thoreau et axée sur l’expérience extatique d’une nature vierge et sauvage. Or, les dernières années, la publication exponentielle d’œuvres

¹ « the time-space where human corporeality, in all its material fleshiness, is inseparable from “nature” or “environment” »

² « a world of fleshy beings, with their own needs, claims, and actions »

littéraires mettant en avant un univers pollué, voire toxique, indique qu'une telle expérience bienheureuse n'est plus possible et que le contact inévitable de l'homme avec un environnement de vie malsain n'est pas sans répercussions sur le corps et les modes de vie humains, individuels et collectifs.

Dans cet article, nous nous efforcerons de montrer comment la littérature de l'océan Indien met en scène le corps humain pour fustiger les problèmes environnementaux qui hantent les îles tels qu'une urbanisation et une industrialisation rapides, l'altération des paysages naturels, l'avènement de la société de consommation et les nouvelles formes de pollution qui en découlent, ainsi que pour mettre en évidence l'indissociable appartenance de l'humanité au monde naturel. À partir d'une lecture du roman *Za*³ (2008) et du recueil de nouvelles *Lucarne* (1996)⁴ de Jean-Luc Raharimanana, et du roman *Ève de ses décombres* (2006)⁵ d'Ananda Devi, trois œuvres littéraires qui mettent en scène la découverte d'un corps humain dans un tas de déchets, nous analyserons comment ces auteurs se servent de la description du corps, des altérations qu'il subit et du rapport indissociable entre les entités biologiques et leur environnement inorganique, pour débarrasser le discours littéraire de toute forme de dualisme relevant d'une pensée déterministe, colonialiste ou sexiste.

L'interaction entre matière humaine et non-humaine

Depuis quelques décennies, l'imaginaire culturel africain cherche à détacher le personnage corporellement et mentalement de son environnement naturel. Après une phase d'identification positive avec une nature vierge, inspirée par les religions animistes, à partir des années 1960 le « temps de la rupture » (Midiohouan 1999) incite à une remise en question de cette idéalisation du monde naturel et accorde une grande valeur au progrès. Comme le montre aussi Laura Wright (2010, 7-8), pendant longtemps une identification métaphorique entre l'indigène et la nature sauvage a nourri le discours colonisateur, voire justifié l'exploitation à la fois des habitants et des ressources naturelles du continent africain. En remettant en cause l'idéalisation d'un environnement vierge, depuis la seconde moitié du XX^e siècle les auteurs africains ont cherché à « se débarrasser de cet enclavage naturel, cause de la pauvreté matérielle et du sous-développement économique et social » (Binet 1992, 191), en repoussant les stéréotypes qui avaient prohibé aux sociétés indigènes de prendre eux-mêmes leur progrès en main. C'est d'ailleurs une remise en question similaire de ces associations simplistes entre infériorité et nature *versus* supériorité et culture qui a nourri les

³ Dorénavant *Za*.

⁴ Dorénavant *LM*.

⁵ Dorénavant *ESD*.

débats féministes, les femmes étant partout au monde souvent méprisées et soumises à cause de leur présumée proximité corporelle avec la nature. D'où la lutte de l'écoféminisme⁶ pour détourner l'attention de la corporéité féminine en faveur d'une réintégration de la femme dans la sphère du rationnel.

Or, argumente Stacy Alamio, c'est en arrivant à un « material turn », c'est-à-dire en pensant en termes de matière dynamique, active et réactive, que l'on peut combattre le déterminisme biologique comme argument discriminatoire :

même si on prend la construction sociale au sérieux, en insistant sur le fait que la culture façonne profondément ce que nous vivons, voyons et savons, on se demande comment la nature non humaine ou le corps humain peuvent “répondre”, résister ou affecter d'une autre manière leurs constructions culturelles. (2008, 242, nous traduisons)⁷

Ananda Devi met l'accent sur cette identité essentiellement matérielle de l'homme par ce qu'elle appelle la « carnalité », concept qui désigne « le corps assumé, le corps vécu dans son immédiateté et dans son prolongement de toutes les autres créatures, à la fois dans sa réalité biologique et dans sa dimension psychologique » (Marson, 2006, 71)⁸. Les corps humains et non-humains sont conçus comme des entités interconnectées, s'influençant mutuellement mais tout aussi capables de se transformer individuellement pour lutter contre toute forme de déterminisme mécanique. Comme l'explique Carolyn Merchant, « [l]a relation entre les humains et le monde non-humain est donc réciproque. Les humains s'adaptent aux conditions environnementales de la nature ; mais lorsque les humains modifient leur environnement, la nature réagit par des changements écologiques » (1989, 8). Si Bruno Latour avait déjà conçu la planète comme une entité vivante en lui attribuant le nom de la déesse vengeresse « Gaïa » (2015), mettant ainsi l'accent sur sa capacité d'agir et l'imprévisibilité de ses réactions, il appuie cette réflexion essentiellement sur les grands écosystèmes. En revanche, l'idée d'une interaction entre matière humaine et non-humaine permet de réfuter la conception d'une nature passive et inerte en transcendant en même temps la scission entre nature et culture jusqu'au niveau le plus infime : corps humains et naturels se trouvent entrelacés avec leur « environnement » humain et naturel, qui n'est jamais qu'un

⁶ Voir à ce sujet Stacy Alamio, *Undomesticated Ground: Recasting Nature as Feminist Space*, Ithaca, Cornell University Press, 2000.

⁷ « even as they take social construction seriously, by insisting that culture profoundly shapes what we experience, see, and know, they ask how nonhuman nature or the human body can “talk back,” resist, or otherwise affect its cultural construction »

⁸ Ce concept rapproche l'être humain des animaux, avec lesquels il partage cette expérience corporelle du monde. Cette expérience partagée se traduit dans les autres œuvres de Devi par une métamorphose physique en animal.

arrière-plan, mais constitue « le fondement de leur identité qu'ils affectent et transforment à leur tour » (Alaimo 2008, 246).

Si le concept de « transcorporéité » nourrit facilement les cadres de référence éthiques des études féministes et postcoloniales, il semble plus difficile d'intégrer l'idée d'une agentivité de la matière humaine et non-humaine dans des œuvres littéraires sans tomber dans un anthropomorphisme réducteur. Comment représenter la nature comme agent sans penser en termes d'actions ou personnages humains ? Et comment rendre tangible le rapport dialectique entre agentivité matérielle, déterminisme social et influence culturelle, qui tous interagissent d'une autre manière avec les pouvoirs propres du corps humain ? Comme le montre aussi le corpus de témoignages qui illustre les positions de Stacy Alaimo, ce sont les textes axés sur les problèmes environnementaux qui visualisent de la manière la plus éclairante l'interconnexion entre l'homme et la nature à travers des images de la maladie et de la mort.

La résilience du corps humain dans un environnement pollué

Nature, culture, matière et corps sont au cœur des œuvres littéraires contemporaines des îles de l'océan Indien par la mise en scène de la pollution et des déchets, qui de cette manière abordent la question de la santé environnementale, y compris celle des hommes et des éléments naturels. Les romans et nouvelles de Raharimanana et Devi mettent en scène un espace « trans-corporel », où corps et environnement sont altérés au même degré par des tensions sociales et politiques, des processus chimiques et des phénomènes économiques comme celui de la globalisation. En révélant l'impact de la pollution et de l'augmentation des déchets causée par la société de consommation tant sur les corps des habitants humains des cités périphériques – les quartiers toujours les plus pollués de la ville –, que sur leur environnement de vie, ces auteurs non seulement arrivent à visualiser le rapport profond entre disparité sociale et altération écologique à l'Île Maurice et à Madagascar, mais ils affirment aussi la vanité de tous les préjugés reposant sur des oppositions binaires.

D'abord, ils montrent que la distinction de sexe devient insignifiante dans un environnement fort pollué. Si dans l'imaginaire des romans et nouvelles de Raharimanana et Devi des métaphores assimilent toujours l'être humain à son environnement, elles le font exclusivement sur base de catégorie socio-économique (défavorisée) et pas sur base de genre. Les personnages étant considérés par la communauté comme une « extension » de leur espace de vie sont des femmes comme des hommes, égaux dans la souffrance et dans l'infériorité par rapport au groupe de citoyens aisés qui sont les grands producteurs de déchets. Car, comme l'explique Yasmina Fawaz (2018, 29), les déchets sont omniprésents dans les îles de l'océan Indien. Malgré de nombreuses lois

interdisant par exemple l'utilisation de sacs en plastique, la plupart des zones de l'île Maurice n'ont pas accès à des poubelles ou à des centres de recyclage et leurs habitants ne sont pas suffisamment sensibilisés pour s'occuper eux-mêmes du tri des déchets. Dans les quartiers les plus défavorisés, notamment ceux des squatteurs, les déchets ne sont pas ramassés en raison de la nature impraticable du terrain, du manque de fonds et du désintérêt des autorités pour le problème. En cachant le corps d'Ève dans un tas de déchets, son meurtrier semble affirmer « qu'elle ne valait pas mieux que les ordures dans lesquelles il l'a enfoncée » (*ESC* : 94) ; dans « Chaland sur mer », dans *Lucarne*, le corps de Salam, fils déraciné d'une femme violée, « n'est plus qu'un sac plein d'ordure » (*Lu* : 125). L'identification n'est plus métaphorique mais réelle, visualisée et rendue tangible, tout au cours du récit, par des descriptions détaillées des types de déchets, leurs formes et matières avec lesquelles les corps humains entrent en contact. Car, comme l'explique Sad, « Troumaron »⁹, la banlieue des pauvres de Port-Louis, est « une sorte d'entonnoir ; le dernier goulet où viennent se déverser les eaux usées de tout un pays. Ici, on recase les réfugiés des cyclones » (*ESD* : 13). Et si dans *Ève de ses décombres* il y a toujours un rapport de forces inégal entre hommes et femmes, c'est parce que les lois de la cité même visent à soumettre le corps féminin à la violence et aux désirs sexuels des hommes. Or, cette brutalité envers les femmes ne tient plus à un prétendu rapport plus étroit avec l'environnement – non plus sauvage mais altéré dans ce cas –, comme le montrent aussi *Za* et *Lucarne*, où ce sont essentiellement des corps masculins qui entrent en contact intime avec les déchets, voire s'y trouvent assimilés.

En outre, Raharimanana et Devi rompent le déterminisme qui d'habitude sert à justifier l'état d'infériorité d'un peuple ou d'un groupe d'habitants. Les nombreux exemples d'interactions entre substances humaines et substances non-humaines, que celles-ci appartiennent à l'environnement naturel ou à des formes de pollution, démontrent que le rapport de l'homme à la terre et vice versa n'est jamais entièrement passif, comme ce serait le cas dans ce qu'Alain Suberchicot appelle « un déterminisme de résignation » (2012, 42). En effet, les romans et

⁹ Le terme « marron » réfère évidemment au passé colonial et à l'histoire des esclaves du pays. Or, il n'est pas insignifiant que la couleur « marron » s'utilise ici pour désigner un lieu fort pollué. Comme l'explique Valérie Chansigaud (2018, 133), l'environnementalisme vert se concentre sur (la sauvegarde d') une nature encore relativement vierge, alors que l'environnementalisme marron lutte contre les altérations causées par le progrès industriel et ne voit le jour qu'après la Seconde Guerre mondiale. Par analogie avec cette division, Pierre Schoentjes distingue la littérature verte de la littérature marron « qui fait voir les atteintes à l'environnement plutôt que les beautés de la nature » (2020, 19) : les différentes formes de pollution, l'altération des processus naturels provoquée par une expansion des constructions artificielles, la menace nucléaire, la disparition des espèces animales...

nouvelles semblent bien confirmer que l'installation des personnages défavorisés dans des milieux fort pollués n'est pas fortuite – et comme le posait Suberchicot, « quand une population [...] habite [un territoire], elle en subit les effets » (2012, 46) – et que de la sorte ces personnages « semblent naître directement du terreau de [leur] île, [...] matière primaire semblable à celle de [leur] environnement » (Lokha, 2008, 157), comme le suggère la question rhétorique que Sad se pose : « C'est l'endroit qui nous a faits ainsi, ou le contraire ? » (*ESD* : 108) En effet, la nature et les personnages semblent condamnés à un sort similaire en cette ère de crise écologique, soumis à toutes sortes d'affrontements, violences et mutilations¹⁰. Or, à aucun moment les êtres humains ou leur environnement se présentent dans ces romans et récits comme des entités dépourvues d'une volonté propre ou d'une capacité d'agir. Ils luttent ainsi contre ce que Yasmina Fawaz appelle « la pollution de l'esprit » : « la propagation de la pollution du paysage dans l'esprit de sa population »¹¹ (2018, 21-22, nous traduisons), « l'internalisation de la pollution environnementale concomitante, l'érosion psychologique et la marginalisation sociale »¹² (2018, 27, nous traduisons). Le nom « Za », par exemple, vient du pronom malgasy « izaho » abrégé à l'oral. Dans un entretien, Raharimanana souligne que cette ellipse n'a absolument rien à voir avec la représentation d'une identité incomplète ou inachevée : « c'est l'affirmation d'une identité hautement contestataire [...]. Le personnage de Za se place [...] en marge de la collectivité. Cela ne veut pas dire que son identité est tronquée. Au contraire, tout le roman est un hymne à sa force et à sa résilience, il ne faut pas confondre classe sociale et identité » (Raharimanana 2014, §12), tout comme, dans une perspective écologique, il ne faut pas confondre atteintes à l'environnement naturel et identité. En témoignent aussi les nombreuses actions de résistance par les personnages face à leur situation socio-économique et à leur inscription dans un lieu littéralement inférieur et rassemblant de la sorte toutes les ordures de la ville. Comme le montre Marc Arino, c'est en réclamant la propriété de leur propre corps dans une société patriarcale qui souvent le désindividualise par le viol, que les prostituées « affirment leur liberté en assumant les marques de la souillure et en répondant à l'interdit par sa transgression » (2011, §1). De la même manière, en revendiquant leur identité d'habitants des déchets, en montrant sans scrupule les vomissures, les ordures, les excréments qui

¹⁰ Eileen Lokha part du constat de ces « correspondances transversales » pour appuyer une lecture symbolique, voire mythique, des altérations écologiques représentées dans l'œuvre d'Ananda Devi (2008, 157).

¹¹ « the pollution of the mind », « the spread of the landscape's pollution onto the minds of its population »

¹² « the internalization of concurrent environmental pollution, psychological erosion and social marginalization »

constituent leur lieu de vie, les personnages assument, comme acte de résistance, ce que Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo décrit comme « une représentation *déviant* du corps, mais surtout *déviée* par les interdits qui pèsent sur lui » (2005, 258).

La ville comme corps vivant

Le rapport (ré)actif entre homme et environnement se montre aussi à travers les nombreux verbes qui dynamisent les éléments naturels tout comme les matières artificielles qui constituent le milieu de vie des personnages, sans toutefois donner à une vision du monde apocalyptique. Pour visualiser l'expansion d'une usine et son impact toujours grandissant sur la vie des ouvriers, Devi en fait un être qui « a poussé et s'est enfoncée à l'intérieur de [leurs] vies » (*ESD* : 69). Dans les descriptions de travaux d'aménagement, Raharimanana utilise des verbes actifs pour suggérer que la ville bouge, s'agite et réagit aux actions humaines : « les routes sont déjà en marche, les goudrons bien sauds. » (*Za* : 56) Il en va de même dans la description d'un terrain vague, où « les racines [des plantes] [...] sont éternelles et perforent toute matière, terre comme pierre, cristal comme bouts d'os qui dépassent de leurs sairs » (*Za* : 65). Si le mouvement souterrain des végétaux parmi les restes de corps humains pourrait faire penser au réalisme magique, l'écriture reste toujours ancrée dans le monde concret et les scènes évoquées ne donnent jamais l'impression d'un rêve surréaliste. Or, dans ces processus d'action-réaction, l'environnement artificiel accomplit parfois une action purificatrice lors du contact avec un corps humain, ce qui, selon le choix des mots, constituerait d'ailleurs d'une action intentionnelle : les murs de prison en peinture acrylique « combattent [...] la saleté, – par exemple celle des prisonniers qui s'appuient dessus » (*Za* : 93). Poursuivant un cycle tout à fait naturel, l'eau, dans son passage, purifie les lieux sales en « emport[ant] le sol latérite, les vomis, le sang, les noires déjections des corps nus ; sous la boue, le ciment réapparaît » (*Za* : 89), pour ensuite, sous forme d'un fleuve plus large, s'en défaire en transmettant ces ordures à nouveau aux corps humains flottants : « Mon fils lui, mon garçon, le fleuve a commencé à le manzer doucement, à le pourrir et à lui remplir la bouche de plastique. *Za* te zure, mon fils, *Za* te gardera ton père en entier, *Za* ne partira pas à la dérive pendant des semaines, *Za* dispersera pas en organes de greffe sur le fleuve noir d'Oksident. » (*Za* : 116) Comme le fait remarquer Cyrille Harpet (1999, 34), l'imaginaire né autour du déchet et ses connotations répugnantes reposent essentiellement sur le caractère gluant et visqueux d'un grand nombre d'ordures, que nous retrouvons par exemple dans la boue, à mi-chemin entre le liquide et le solide, mais aussi dans le « fleuve de cellophane » de Raharimanana qui réunit un élément fluide et des objets plus solides mais en état de décomposition. Si l'eau est connue pour ses

capacités d'expurgation, une quantité trop concentrée de déchets est susceptible de transformer cet élément pur en une force meurtrière.

À cela s'ajoutent des passages où l'environnement non humain vient à l'aide d'un personnage défavorisé, l'assistant dans sa lutte contre l'injustice, sans que la personnification n'enlève à la véridicité de la scène. Ainsi, en omettant toute référence au geste du jet, Raharimanana accorde une grande intentionnalité à la matière, adressée directement à l'aide de l'impératif, incitée à venir en aide à un personnage dans sa rage contre ce qui passe dans cette littérature comme un des symboles par excellence de la société de consommation et de l'abondance, une voiture luxueuse : « Vole, morceau de goudron ! Détruis ! Bruit de verre cassé. Éliminé le premier phare, reste l'autre ! » (*LM* : 64).

Dans *Ève de ses décombres*, l'animation de la matière se montre d'ailleurs à travers des images de maladie, les personnages et leur environnement étant soumis aux mêmes formes de pollution et se contaminant mutuellement : la banlieue est « un univers vérolé » (*ESD* : 21), situé entre la ville, qui « tourne le dos », et la montagne, et se résume à « nos immeubles, nos gravats, nos ordures. L'eczéma des peintures et le goudron sous nos pieds » (*ESD* : 13-14). Cette présentation de la matière comme un corps vivant, plus discrète dans l'œuvre de Raharimanana (la boue y est comparée à l'organe génital féminin, « chair molle » « ret[enant], s'ouvr[ant] et se referm[ant] » (*LM* : 77) sur une barre de fer), devient une métaphore filée chez Devi, où les rapports réciproques entre corps humains et matières non-humaines sont d'ailleurs suggérés par la polysémie des termes choisis. Ainsi, dans sa description de la croissance verticale exponentielle de Port Louis, qui « a changé de figure » (*ESD* : 17), l'auteur fait référence à la fois à l'anatomie corporelle et à la géographie en mentionnant les « dents » de la ville dans une phrase qui mentionne aussi les « montagnes » auxquelles ressemblent les immeubles toujours plus hauts (*ESD* : 17).

Enfin, nous repérons aussi des dynamiques particulières dans les évocations d'éléments naturels non altérés. Il s'agit d'une écriture à la fois métaphorique et sensorielle qui s'inscrit dans une approche phénoménologique, par exemple lorsque la lune adresse aux personnages un « sourire lointain » (*ESD* : 30) ou qu'un filet d'eau « murmure des tristesses » (*LM* : 89). Même si les expériences et les pensées des personnages ne sont pas mentionnées de façon explicite, la personnification d'une nature encore intacte traduit souvent un désir profond des protagonistes qui cherchent à transformer leur environnement en un miroir de leurs aspirations. Ainsi, il n'est pas insignifiant que dans un quartier où les rapports sexuels sont toujours violents et le viol se pratique quotidiennement, les personnages observent une « terre rouge et sensuelle, nue sous les caresses du soleil. [...] Les racines de l'arbre, comme des doigts égarés, s'étalent hors du sol » (*LM* : 45). Le lyrisme avec lequel les personnages expriment

leurs impressions du monde naturel et le choix d'un vocabulaire sensuel s'expliquent par le rôle que joue une nature encore vierge, caisse de résonance de rêves abandonnés : « Monticules de sable qu'a formés le vent avide de caresses et de formes sensuelles. Dunes, seins, des déserts nés des désirs de la brise et du vent. [...] Dunes. Ondes de caresses transcrites sur l'espace. Tracées de vagues invisibles frôlant la terre. » (*LM* : 91) Pour le personnage Sad, désespérément amoureux d'Ève et souffrant du désintérêt de celle-ci, les fleurs des flamboyants se transforment en des « milliers de lèvres rouges [qui] s'ouvrent en même temps après s'être gorgées de l'arbre. [...] Une explosion presque indécente de couleurs, comme si un volet s'était ouvert et qu'on apercevait à l'intérieur un corps de lumière nue » (*ESD* : 65). Par l'introduction d'un pronom possessif dans la phrase qui précède ce passage, où Sad réfère aux flamboyants comme le « [m]iracle de [s]es jours » (*ESD* : 65), l'auteur ne laisse plus aucun doute sur le caractère fondamentalement subjectif du regard porté sur le monde que traduisent ces descriptions. Dans les nouvelles de *Lucarne*, c'est essentiellement ce type de discours indirect libre annoncé par des pronoms possessifs qui signale l'intériorité du personnage, alors que dans *Za* et *Ève de ses décombres* l'absence d'un regard externe (et objectif) est encore soulignée par la forme générique qu'adoptent ces romans, respectivement celle du monologue et du journal intime. Dans ces deux ouvrages, le « monologue intérieur autonome » constitue une confession silencieuse instaurant une « correspondance absolue entre le temps de l'histoire et le temps du récit » (Rochmann, 2008, 170), ce qui n'est pas sans impliquer le lecteur de façon particulièrement captivante dans la souffrance évoquée¹³.

Le corps pollué et polluant

Dans les romans et nouvelles de Raharimanana et Devi, toute forme de déterminisme – social, racial, générique ou sexuel – est rejetée dans la mesure où les personnages et leur environnement, quoique se ressemblant, ont un rapport d'interaction plutôt que de subordination. Les différentes matières humaines et non-humaines s'influencent, s'interpénètrent, sans restreindre la liberté de mouvement et de réaction les uns des autres. Or, si l'environnement, naturel et

¹³ Comme l'explique Ananda Devi lors d'un entretien, l'écriture à la première personne a depuis toujours mis nombre de ses lecteurs « très mal à l'aise » (« most uncomfortable »), d'autant plus qu'elle n'hésite pas à aborder des sujets de transgression dans ses romans : « Transgression has always been present in my works. When I began writing in the 1970s, there were few Mauritians writing about real social issues, there were more historical novels or poetry. [...] A writer does not write to attract tourists. Taboo issues such as sexual transgression exist. » (Devi, Ananda. « Ananda Devi in conversation with Thomas C. Spear. From the "Literary Talks Series" of the FIAF ». [Vidéo en ligne]. URL : <http://ile-en-ile.org/ananda-dvi-literary-talks-series/> (Consulté le 20 juillet 2021).

artificiel, ne détermine pas les événements qui y ont lieu, la forme de cet espace de vie est tout de même largement déterminée par le statut socio-économique des habitants. Loin d'être présentés comme des victimes – ce dont témoigne leur lutte permanente contre les forces de pouvoir et les situations d'injustice sociale – les protagonistes se rendent eux-mêmes coupables de différentes formes de pollution, qui reflètent de façon très lucide leur mode de vie. Ainsi, aux courants d'eau pollués qui proviennent de la ville et transportent de nombreux objets de consommation jetés au rebut par les citadins aisés s'ajoutent les substances corporelles des habitants des banlieues, qui y font leurs besoins et ajoutent quelque chose de « naturel » à l'artifice : « La mare n'est pas due à la pluie d'hier. L'ivrogne y pisse, le "monsieur" aussi, la "madame" guette le soir, lève sa jupe, etc., etc. L'Enfant imite. La mare est un petit lac grâce à la contribution de tout un chacun. » (*LH* : 16) Remarquons que le nombre de « déchets organiques », crachat, urine, diarrhée, sueur et sang, traînant dans les rues des banlieues ne devrait pas surprendre : comme le montre Harpet, les ordures et les excréments peuvent jouer un rôle stratégique en délimitant un territoire ou un espace vital et en tenant à distance les citadins et touristes trop curieux et avides de se nourrir de la misère des autres. Comme l'observe Michel Serres,

à l'imitation de certains animaux qui compissent leur niche pour qu'elle demeure à eux, beaucoup d'hommes marquent et salissent, en les conchiant, les objets qui leur appartiennent pour qu'ils restent leur propre ou les autres pour qu'ils le deviennent. Cette origine stercoraire ou excrémentielle du droit de propriété [...] paraît une source culturelle de ce qu'on appelle pollution, qui, loin de résulter, comme un accident, d'actes involontaires, révèle des intentions profondes et une motivation première (1990, 59)

Si une grande partie des décharges qui se forment aux périphéries des villes, dans des coins reculés et sur des terrains vagues, proviennent de citadins aisés cherchant à se débarrasser du « malpropre » et du « superflu » dans un endroit qui ne fait pas partie de leur environnement de vie, c'est précisément en laissant traîner des déchets que les habitants des banlieues s'approprient des territoires. Dans ce cas, le déchet ne relève pas d'un processus d'exclusion mais se mue en une stratégie positive, celle d'« imprimer une existence » (Harpet, 1999, 279), de transformer une zone marginale en un espace personnel, un lieu d'habitation dynamique et investi par une vie de communauté.

C'est donc dans des discours « transcorporels », en mettant en évidence le rapport interactif entre le corps humain et les matières qui constituent son environnement de vie, que Raharimanana et Devi fustigent les déséquilibres écologiques et exposent leur impact sur la vie humaine. Par le biais de métaphores et personnifications, le corps comme son milieu, naturel et artificiel, se montrent

particulièrement dynamiques, actifs et réactifs. Et c'est précisément cette forme de dynamisme, voire de résilience, qui permet de critiquer tout déterminisme social, colonialiste ou sexiste qui suppose un rapport de subordination et de résignation plutôt que d'interaction. Ainsi, les auteurs des îles de l'océan Indien s'approprient la littérature de pollution, non pas pour se victimiser dans le discours global sur les déchets, mais pour se débarrasser pour de bien de tous les stéréotypes résultant d'une identification avec l'environnement.

Bibliographie

Sources primaires

Raharimanana, Jean-Luc. *Za*. Paris : Éditions Philippe Rey, 2008.

Raharimanana, Jean-Luc. *Lucarne*. Paris : Le Serpent à Plumes, 1996.

Devi, Ananda. *Ève de ses décombres*. Paris : Gallimard, 2006.

Sources secondaires

Alaimo, Stacy. *Undomesticated Ground : Recasting Nature as Feminist Space* [Terre non domestiquée : Refonte de la nature comme espace féministe]. Ithaca : Cornell University Press, 2000.

Alaimo, Stacy. « Trans-Corporeal Feminisms and the Ethical Space of Nature [Féminismes transcorporels et l'espace éthique de la nature] ». In : Stacy Alaimo, Susan Hekman (dir.). *Material Feminisms*. Bloomington : Indiana University Press, 2008 : 237-264.

Arino, Marc. « Souillure et transgression dans quatre romans et récits d'Ananda Devi ». In : Danielle Bohler (dir.). *La Souillure*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2011. [En ligne]. URL : <https://books.openedition.org/pub/24196> (consulté le 20 juillet 2021).

Binet, Jacques. « L'environnement vu à travers la sensibilité des artistes africains ». *Afrique Contemporaine* 161 (1992) : 190-196.

Buell, Lawrence. *The Environmental Imagination : Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture* [L'imagination environnementale : Thoreau, l'écriture de la nature et la formation de la culture américaine]. Cambridge/London : Harvard University Press, 1995.

Chansigaud, Valérie. *Les Combats pour la nature : de la protection de la nature au progrès social*. Paris : Éditions Buchet-Chastel, 2018.

Devi, Ananda. « Ananda Devi in conversation with Thomas C. Spear. From the "Literary Talks Series" of the FIAF ». [Vidéo en ligne]. URL : <http://ile-en-ile.org/ananda-dvi-literary-talks-series/> (Consulté le 20 juillet 2021).

Fawaz, Yasmina. *Re-Imagining Environmental Waste : An Ecocritical Reading of Contemporary African Women Writers* [Réimaginer les déchets environnementaux : Une lecture écocritique d'écrivaines africaines femmes contemporaines]. thèse de doctorat, The University of Texas at Austin, 2018.

Harpet, Cyrille. *Du déchet : philosophie des immondices*. Paris : L'Harmattan, 1999.

Latour, Bruno. *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte, 2015.

Lokha, Eileen. « De la terre à la terre, du berceau à la tombe : l'île d'Ananda Devi ». *Nouvelles Études Francophones* 23.1 (2008) : 155-162.

- Magdelaine-Andrianjafitrimo, Valérie. « ‘J’ai préféré me disparaître’ ou la dissolution du réel mauricien chez Ananda Devi, Shenaz Patel, Nathacha Appanah-Mouriquand ». In : Corinne Duboin (dir.). *Dérives et déviations*. Paris : Le Publieur, 2005 : 255-264.
- Marson, Magali. « Carnalité et métamorphoses chez Ananda Devi ». *Notre Librairie* 163 (2006) : 71-76.
- Midiohouan, Guy Ossito. « Le créateur négro-africain et l’environnement : de la contemplation à l’engagement ». *Mots Pluriels* 11 (septembre 1999). [En ligne]. URL : <https://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP1199gom.html> (Consulté le 20 juillet 2021).
- Rochmann, Marie-Christine. « Monstruosité et innocence dans *La Vie de Josephin le fou* ». *Nouvelles Études francophones*, 23.1 (2008) : 163-174.
- Schoentjes, Pierre. *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Paris : José Corti, 2020.
- Suberchicot, Alain. *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*. Paris : Champion, 2012.
- Wright, Laura. *Wilderness into Civilized Shapes [La nature sauvage en formes civilisées]*. Athens (Georgia) : University of Georgia Press, 2010.
- Raharimanana, Jean-Luc. « *Za*, par-delà la torture, le rire... ». *Fabula-LbT*, 12 (mai 2014). [En ligne]. Mis en ligne le 1er mai 2014. URL : <https://www.fabula.org/lht/12/raharimanana.html> (Consulté le 20 juillet 2021).
- Serres, Michel. *Le Contrat naturel*. Paris : Champs Flammarion, 1990.